

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

48/2-3 | 2007
Les résonances de 1905

1905 de Varsovie à Berlin

La polonisation de la gauche radicale allemande

Jean-François Fayet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9014>

DOI : 10.4000/monderusse.9014

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2007

Pagination : 413-426

ISBN : 978-2-7132-2147-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Jean-François Fayet, « 1905 de Varsovie à Berlin », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/2-3 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9014> ; DOI : 10.4000/monderusse.9014

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_482&ID_ARTICLE=CMR_482_0413

1905 de Varsovie à Berlin. La polonisation de la gauche radicale allemande

par Jean-François FAYET

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2007/2-3 - Vol 48

ISSN 1252-6576 | ISBN 9782713221477 | pages 413 à 426

Pour citer cet article :

—Fayet J.-F., 1905 de Varsovie à Berlin. La polonisation de la gauche radicale allemande, *Cahiers du monde russe* 2007/2-3, Vol 48, p. 413-426.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JEAN-FRANÇOIS FAYET

1905 DE VARSOVIE À BERLIN

La polonisation de la gauche radicale allemande

Lorsque l'écho de la révolution de 1905 atteignit l'Allemagne, celle-ci était confrontée à une vague de grèves sans précédent, liée à l'aggravation des tensions économiques et sociales. Depuis 1904 des mouvements de grèves avaient éclaté dans de nombreuses branches de l'industrie et dans les bassins miniers de la Ruhr pour des augmentations de salaire et la réduction du temps de travail. « Sans en être la cause, la brise révolutionnaire venue de l'est »¹ stimula encore le mouvement allemand qui répondit avec enthousiasme à l'annonce de la révolution russe. Pendant plusieurs mois, le *Vorwärts*, organe central du SPD, retraça au jour le jour l'évolution de ces événements alors que les manifestations de Munich, Dresde et Leipzig, relayées au Reichstag par les interpellations d'August Bebel, soulignaient la solidarité des socialistes allemands avec les revendications des peuples soumis au régime du tsar². Les socialistes allemands vivant en Pologne et en Russie furent même invités par une lettre ouverte du SPD à se joindre à la révolution.

Dans plusieurs villes de Saxe, des manifestations furent aussi organisées en faveur de l'extension du suffrage universel à tous les parlements des États allemands. À la différence des grèves économiques, ces manifestations étaient plus étroitement en rapport avec les événements russes, et, pendant un moment, il sembla que les destins des peuples d'Allemagne et de Russie étaient liés, que l'interaction des grèves économiques et des revendications politiques allait ouvrir la voie de la grève de masse. Mais derrière le volontarisme affiché dans les congrès et les résolutions, les dirigeants du SPD et des syndicats allemands avaient en réalité extrêmement peur d'une révolution de style russe et, davantage encore, d'une

1. Karl Radek, « Vor dem Parteitag », *Bremer Bürgerzeitung*, septembre 1911, reproduit dans *In den Reihen der deutschen Revolution, 1909-1919*, Munich : Kurt Wolff Verlag, 1921, p. 38.

2. Leo Stern, éd., *Die Auswirkungen der ersten russischen Revolution von 1905-1906 auf Deutschland* (7 volumes), Berlin : Rütten & Loening, 1954-1961.

insurrection, comme cela fut le cas dans plusieurs villes du royaume de Pologne. L'attitude des socialistes allemands envers les révolutionnaires polonais et russes avait d'ailleurs toujours revêtu une forme ambiguë, mélange de fascination et de crainte pour ce messianisme révolutionnaire violent³. Pour eux, le radicalisme des Polonais et des Russes était la conséquence de l'archaïsme de leurs structures politiques et économiques. Ces considérations n'étaient pas totalement exemptes de présupposés culturels : véritable société socialiste alternative, le SPD partageait aussi bon nombre des préjugés de la société wilhelmienne à l'égard des étrangers, fussent-ils socialistes⁴. Or, après la révolution de 1905, la plupart des dirigeants révolutionnaires du royaume de Pologne se retrouvèrent en Allemagne, et plus particulièrement à Berlin qui constituait une base de retraite traditionnelle pour les militants polonais fuyant la répression de la police tsariste. Rosa Luxemburg et de nombreuses personnalités de la social-démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie, la SDKPiL⁵, comme Leo Joguiches, Julian Marchlewski, Karl Radek et Wladyslaw Feinstein y séjournèrent ou y avaient déjà séjourné. À partir de 1907, Berlin devint ainsi le siège officiel de la direction de la SDKPiL.

Le SPD accueillit certes ces militants étrangers dans ses rangs et célébra leur courage, mais il s'efforça aussi de limiter la contagion révolutionnaire en Allemagne car la tradition polonaise d'héroïsme et de martyre inquiétait les Allemands plus qu'elle ne les enthousiasmait. Grâce à leurs réseaux, leurs talents de théoriciens et de journalistes germanophones, les militants de la SDKPiL réussirent néanmoins dans le prolongement de 1905 à influencer les thèmes et les comportements de la gauche allemande, contribuant ainsi à la cristallisation de ce que Carl Schorske a appelé « le grand schisme » de la social-démocratie allemande⁶, c'est-à-dire la naissance puis l'affrontement des tendances⁷. C'est ce phénomène de transfert de références et de

3. Bruno Naarden, *Socialist Europe and Revolutionary Russia : Perception and Prejudice 1848-1923*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

4. John Peter Nettl, « The German Social Democratic Party 1890-1914 as a Political Model », *Past and Present*, 30, April 1965, p. 81.

5. Rappelons qu'il existe dès les années 1880 au sein du socialisme polonais deux tendances : l'une patriotique ou favorable à l'indépendance de la Pologne incarnée par Boleslav Limanowski, fondateur en 1881 du parti « le Peuple polonais », puis en 1892 du parti socialiste polonais, PPS (*Polska Partia Socjalistyczna*), auquel on peut aussi associer le Parti social-démocrate de Galicie, PPSD (*Polska Partia Socjalno-Demokratyczna*) d'I. Daszynski ; l'autre se revendiquant de l'internationalisme, remontant à Ludwik Warynski, fondateur du parti « Prolétariat » (1881), puis de l'éphémère « Prolétariat II » (1888) et se prolongeant en 1889 par l'Union des ouvriers polonais (ZPR : *Zwiazek Polskich Robotnikow*) de Julian Marchlewski et Adolf Warszawski, puis avec la social-démocratie du royaume de Pologne, SDKP (*Socjal-Demokracja Krolestwa Polskiego*) fondée la même année que le PPS. En Lituanie, la situation était similaire à celle du royaume de Pologne : deux tendances cohabitaient, mais en 1899 S. Trusiewicz et F. Dzierzjinski opérèrent la fusion des internationalistes lituaniens avec la SDKP de Rosa Luxemburg, donnant naissance à la social-démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie, la SDKPiL (*i Litwy*).

6. Carl E. Schorske, *German Social Democracy 1905-1917. The Development of the Great Schism*, Cambridge : Harvard University Press, 1955.

7. Heinz Schurer, « The Russian Revolution of 1905 and the Origins of German Communism », *The Slavonic and East European Review*, 39, 1961, p. 459-471.

pratiques politiques d'un espace à un autre — qualifié ici de « polonisation » de la gauche allemande — dont nous allons déterminer les modalités de diffusion et les critères de réception dans le mouvement ouvrier concerné.

L'ère des barricades n'est pas révolue

Depuis le début de la guerre russo-japonaise, les révolutionnaires russes et polonais n'avaient cessé d'encourager la classe ouvrière à profiter de l'affaiblissement du tsarisme pour lutter contre le gouvernement et élargir ainsi les perspectives révolutionnaires ; c'est cependant le massacre du 22(9) janvier 1905 et l'indignation qu'il suscita à travers tout l'Empire russe qui marquèrent le début de la révolution tant espérée. Les révolutionnaires du royaume de Pologne réagirent spontanément au Dimanche rouge en organisant de nombreuses manifestations et en proclamant la grève générale. Malgré l'état d'urgence, l'élan révolutionnaire se maintint pendant quelques mois⁸. Ce mouvement de grève massif⁹, dans lequel se mélangeaient revendications économiques et politiques, prit dès le début un caractère violent, les affrontements entre les manifestants et l'armée du tsar faisant des centaines de morts et des milliers de blessés. Les célébrations du 1^{er} mai tournèrent aussi au bain de sang et en juin pour la première fois dans l'histoire de l'Empire russe, des barricades furent érigées à Lodz où les ouvriers résistèrent avec des armes aux troupes régulières pendant plusieurs jours. Aux revendications communes à l'ensemble des sujets de l'Empire, les insurgés polonais ajoutaient une dimension nationale et culturelle comme l'atteste le mouvement de boycott des écoles russes auquel se joignirent toutes les forces politiques, du PPS au Parti National-Démocrate (Roman Dmowski), en passant par la SDKPiL et le Bund. Mais au-delà de leur hostilité commune au gouvernement du tsar, les révolutionnaires polonais étaient très divisés idéologiquement et tactiquement. Le PPS de Piłsudski était favorable aux opérations militaires et aux attentats antirusse pour la création d'une entité polonaise indépendante alors les membres du Parti national-démocrate cherchaient à obtenir un compromis du tsar sous la forme d'une fédération.

Les militants de la SDKPiL, qui pour la plupart vivaient à l'étranger, n'étaient pas à l'origine de ces événements, mais la simultanéité de la lutte des ouvriers polonais et russes contre l'ennemi commun avait néanmoins renforcé leurs positions internationalistes par rapport à leurs concurrents du parti socialiste polonais PPS qui, à la différence de la SDKPiL, avaient toujours placé l'indépendance de la Pologne au centre de leur préoccupation. En novembre 1906, un groupe de jeunes militants du PPS dirigé par Maria Koszutska et Maximilian Walecki allait

8. Stanislaw Kolabinski et Feliks Tych, « La révolution des années 1905-1907 dans le royaume de Pologne », *Annali dell'Intituto Giangiacomo Feltrinelli*, 1962, p. 183-259 et Halima Kiepuska, *Warszawa w rewolucji*, Varsovie : Wiedza Powszechna, 1974.

9. Anna Zarnowska et Janusz Zarnowski, « La classe ouvrière du royaume de Pologne dans la révolution de 1905-1907 », in François-Xavier Coquin, éd., *1905 la première révolution russe*, Actes du colloque, P. : Institut d'études slaves, 1986, p. 229.

d'ailleurs scissionner pour former le PPS-Lewica ou PPS de gauche afin de renforcer leur collaboration avec la SDKPiL et le mouvement ouvrier russe. La révolution de 1905 n'était pas moins importante pour la position de la SDKPiL vis-à-vis de l'Allemagne. En effet pour Rosa Luxemburg, la révolution de 1905 constituait au-delà de la Russie, un appel à l'action, afin que les masses se mettent en mouvement et, qu'en actes, elles en finissent avec le « révisionnisme » de la bureaucratie syndicale.

Au printemps 1905, tous les dirigeants importants de la SDKPiL qui séjournaient à l'étranger comme Leo Jogiches, Julian Marchlewski et Adolf Warszawski étaient revenus à Cracovie pour installer l'organisation centrale du parti dans l'ancienne ville libre, alors que Felix Dzierzinski et Jakob Hanecki s'occupaient de Varsovie¹⁰. Mais la direction demanda à Rosa Luxemburg de rester à Berlin pour représenter le parti auprès du Bureau socialiste international (BSI) et donner aux Allemands une interprétation des événements conforme à la ligne de la SDKPiL. Moquée par les Allemands qui lui reprochaient d'être une théoricienne de la révolution refusant de partir sur le champ de bataille, elle finit par rejoindre Varsovie en décembre contre l'avis de ses camarades. Mais le simple fait, qu'en pleine révolution, les Polonais aient demandé à Rosa Luxemburg de rester à Berlin est en soit très révélateur de l'importance accordée alors par la SDKPiL à l'opinion des Allemands. Arrêtée en mars 1906, elle fut libérée en juillet de la même année en tant que ressortissante allemande. De retour en Allemagne elle se fixa pour tâche de traduire les événements russes dans le contexte allemand grâce à sa nouvelle nomination à la tête de la section russe du *Vorwärts*.

Les leçons de 1905 en Allemagne

Le débat sur la nature de la révolution 1905 et les conséquences qu'il fallait en tirer pour la tactique du SPD révélèrent l'importance du décalage existant entre l'enthousiasme révolutionnaire des discours et les objectifs véritables des dirigeants du parti allemand.

Alors que pour Rosa Luxemburg¹¹ et une minorité d'Allemands la révolution de 1905 était la première des révolutions prolétariennes et devait à ce titre servir de modèle exemplaire aux révolutionnaires européens, la droite du SPD — les réformistes — et les dirigeants syndicaux, qui venaient d'obtenir la reconnaissance de l'égalité entre le parti et les syndicats, considéraient que la révolution de 1905 n'était que la forme tardive prise en Russie par les révolutions démocratiques bourgeoises du XIX^e siècle. En ce sens, elle ne correspondait absolument pas à la situation allemande et il était inutile de vouloir en tirer des conclusions pour modifier la

10. Karl Radek, *Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht, Leo Jogiches*, Berlin : Verlag der K.I., 1921, p. 43.

11. Rosa Luxemburg, « Die Revolution in Rußland », *Die Neue Zeit*, XXIII (1), 1904-1905, p. 572-577.

tactique du SPD. Entre les deux, Karl Kautsky¹² considérait que le temps d'une révolution bourgeoise au sens du XIX^e siècle était certes dépassé dans la mesure où le prolétariat ne constituait plus une force d'appoint, comme ce fut le cas lors de la Révolution française, mais une force indépendante avec ses propres objectifs politiques. Pour autant, 1905 n'était pas une révolution socialiste devant amener le prolétariat à exercer la totalité du pouvoir. La position de Kautsky annonçait l'éclatement des marxistes orthodoxes et la formation d'une troisième tendance qualifiée de « centre marxiste ».

« De ces analyses divergentes sur la nature de la révolution découlaient évidemment des appréciations opposées des leçons qui pouvaient en être tirées pour le SPD »¹³. L'ampleur du mouvement de grève qui avait éclaté en Allemagne en 1905 et les événements de Russie avaient en effet remis à l'ordre du jour la question de la grève de masse comme alternative révolutionnaire au parlementarisme. La grève de masse était depuis longtemps marquée au sein de la social-démocratie du sceau de l'anarchisme¹⁴, mais selon Rosa Luxemburg cette mauvaise réputation était anachronique¹⁵. D'abord parce qu'en raison du développement de l'organisation de la classe ouvrière, la grève de masse n'était plus une chimère anarchiste, mais bien une proposition pratique, techniquement faisable ; ensuite parce que la dimension politique de l'action des partis socialistes prenait progressivement le pas sur les considérations purement économiques. Pour autant la grève de masse n'était pas, pour Rosa, le but ultime, apocalyptique et largement mythique du mouvement ouvrier comme c'était le cas chez Georges Sorel, mais un processus d'interaction lors duquel, grâce à la direction politique exercée par le Parti, les actions économiques et politiques se nourrissaient réciproquement avant de se transformer en révolte ouverte, puis en lutte armée comme ce fut le cas en décembre 1905 à Moscou.

Mais cette doctrine de la grève de masse tirée de l'expérience russe pouvait-elle s'appliquer à l'Allemagne ?

Pour les Polonais de la SDKPiL, il n'existait pas de différence fondamentale entre la situation russe et la situation allemande. « Les événements russes prouvent que, [...] en Allemagne » écrivait Rosa Luxemburg « nous devons nous préparer pour des batailles dans lesquelles les masses auront le dernier mot »¹⁶. 1905 avait gommé les différences qui séparaient l'Allemagne de la Russie, de ce fait il était nécessaire d'envisager en Allemagne même de recourir à la grève de masse pour prendre le pouvoir et réaliser la révolution sociale.

12. Karl Kautsky, « Triebkräfte und Aussichten der russischen Revolution », *Die Neue Zeit*, (1), 1906, p. 324-333.

13. Claudie Weill, « La révolution de 1905 et le mouvement ouvrier allemand », in Coquin, éd., *1905 la première révolution russe*, p. 444.

14. C'était d'ailleurs pour éviter l'analogie avec les thèses anarchistes que les radicaux préféraient, en général, utiliser l'expression grève de masse plutôt que celle de grève générale.

15. *Massenstreik, Partei und Gewerkschaften*, Hamburg : E. Dubber, 1906.

16. Discours de Rosa Luxemburg au Congrès de Mannheim, *Vorwärts*, 29.9.1906.

Cette conception suscitait bien sûr une profonde hostilité dans la majorité du parti allemand et surtout dans les milieux syndicaux qui la qualifiaient d'aventurisme et d'anarchisme sans rapport avec la lutte économique qu'ils entendaient mener. « *Ne parlons plus de grève de masse* » avait déclaré le congrès de Cologne des syndicats en mai 1905, « *les grèves générales sont une absurdité générale* »¹⁷. Le 16 février 1906, dans une réunion secrète dont on ne connaissait pas officiellement la teneur, les directions du Parti et des syndicats allemands avaient condamné la grève de masse et interdit toute discussion sur ce point, bien que cela fut en totale contradiction avec la résolution du Congrès d'Iéna de septembre 1905.¹⁸ Sous la pression des syndicats, la direction du SPD exigea de Rosa Luxemburg qu'elle fournisse une version plus modérée de son texte sur la grève de masse avant que celui-ci puisse être édité sous forme de brochure par les éditions du parti. Et en septembre 1906, le congrès de Mannheim rendit de fait illusoire tout projet de grève révolutionnaire en confirmant la parité entre le parti et les organisations syndicales.

Tout le parti allemand n'avait pourtant pas renoncé à la révolution prolétarienne : diverses personnalités, que l'on regroupe sous le qualificatif de « radicaux de gauche », refusaient « l'attentisme révolutionnaire » de la direction et souhaitaient engager le parti dans la voie d'une tactique révolutionnaire conséquente. Pour eux, la résurgence du « révisionnisme » était le résultat du rejet des actions de masse et de la dérive parlementaire du parti. Il ne s'agissait nullement d'un groupe organisé, mais plutôt de personnalités disparates, souvent isolées comme Franz Mehring, Karl Liebknecht, Julian Borchardt, Konrad Haenisch, Paul Lensch, Alfred Henke, Johann Knief, Wilhelm Pieck, Clara Zetkin, Auguste Thalheimer, Hermann et Käthe Duncker, Johann Westmeyer. Seuls les radicaux de Brême dirigés par Henke disposèrent pendant plusieurs années de la majorité dans leur organisation, partout ailleurs la gauche du parti était minoritaire et plutôt que d'une tendance structurée il vaudrait mieux parler de réseaux d'amitiés et d'une solidarité d'idées. C'est auprès de cette mouvance radicale allemande que s'exerça pendant près d'une décennie l'influence des militants de la SDKPiL.

Un réseau de pairs en exil plus qu'un parti

Malgré sa dénomination de social-démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie, la SDKPiL n'eut en Pologne russe même qu'une faible activité organisationnelle.

À l'exception de Dzierzinski qui s'occupait de la section de Varsovie, la direction polonaise de la SDKPiL était presque totalement et constamment disséminée à l'étranger. Rosa Luxemburg vivait à Berlin depuis 1898, Joguiches à Zurich, puis

17. Cité par Karl Kautsky, *Der politische Massenstreik, ein Beitrag zur Geschichte der Massenstreikdiskussionen innerhalb der deutschen Sozialdemokratie*, Berlin : Buchhandlung Vorwärts, 1914, p.115-116.

18. Le principe de l'utilisation défensive de la grève de masse avait aussi été adopté au congrès d'Amsterdam de l'Internationale l'année précédente.

en Algérie avant de rejoindre Rosa Luxemburg à Berlin, Marchlewski à Dresde, puis à Munich où il séjournera jusqu'en 1905, quant à Warszawski il ne cessait de changer de ville. Lorsqu'on parcourt les textes officiels du parti, mais aussi les correspondances, les noms de lieux cités dans les documents sont ceux de Cracovie, Berlin, Paris, Berne, Zurich, Londres, Copenhague...¹⁹ De cette dispersion découle la nature très souple de l'organisation dans le parti dont témoigne d'ailleurs les sources²⁰. La SDKPiL a en effet pour spécificité de ne pas être un parti, du moins pas dans l'acception habituelle que l'on donne à ce terme dans l'histoire du mouvement ouvrier. Ni parti de masse, ni même organisation d'encadrement ou d'éducation des masses, la SDKPiL n'est pas plus cet « instrument d'un type nouveau » selon la formule consacrée, qu'aspire à devenir le groupuscule bolchevique de l'époque.

Rien n'est *a priori* plus étranger à la culture de la SDKPiL que le fétichisme de l'organisation, la centralisation, le culte de la discipline et de l'autorité. Il existait certes une hiérarchie, mais celle-ci était très formelle et ne représentait pas toujours la répartition du pouvoir entre les différentes personnalités. Ainsi Rosa Luxemburg qui exerçait pourtant l'essentiel des tâches politiques n'était plus officiellement membre de la direction depuis 1900. Par son mode organisationnel, la SDKPiL était donc surtout un réseau d'influence au service d'une ambition politique et intellectuelle. Dans sa biographie de Rosa Luxemburg, John Peter Nettle utilise le concept sociologique de *peer group* (groupe de pairs), qui « désigne des liens qui ne dépendent pas tant d'une origine commune ou d'une unité organisationnelle que d'éléments plus spontanés : la collaboration de gens d'une même génération, unis par un sentiment d'égalité exceptionnelle. Cette collaboration ne s'exerce qu'en vue de certains objectifs et le groupe n'impose rien à ses membres qui n'ait été volontairement accepté »²¹.

Plus qu'avec des résolutions de parti ou des décisions majoritaires, les membres de ce groupe s'efforçaient de convaincre par des échanges de lettres (d'où l'importance des correspondances pour écrire l'histoire de cette organisation²²), mais chaque membre conservait une grande initiative au plus grand mécontentement de Dzierzinski. L'élément personnel — les solidarités générationnelles ou affectives même dans le cas

19. Georg W. Strobel, éd., *Quellen zur Geschichte des Kommunismus in Polen 1878-1918. Programme und Statuten*, Cologne : Verlag Wissenschaft und Politik, 1968.

20. Malgré cet éparpillement, il existe des copies de la plupart des archives de la SDKPiL (Direction centrale et opposition) au RGASPI (Rossijskij gosudarstvennyj arhiv social'no-politiceskoj istorii — Archives d'État de Russie de l'histoire sociale et politique, Moscou) : F.163/1 : Direction principale du parti social-démocrate du royaume de Pologne-Lithuanie (SDKPiL) ; F.164/1 : Congrès et conférences de la SDKPiL ; F.166/1 : Bureau des sections étrangères de la SDKPiL et F.486/1 : Direction territoriale de la SDKPiL-opposition.

21. John Peter Nettle, *La vie et l'oeuvre de Rosa Luxemburg*, P. : Maspero, 1972, p. 33 et 260.

22. Parmi celles-ci citons : Rosa Luxemburg, *Lettres à Leo Jogiches*, P. : Denöel, 1971 ; Rosa Luxemburg, *Gesammelte Briefe*, Bd.1-4, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED, Berlin : Dietz Verlag, 1982-1983 ; Henryk Walecki, *Wybór Pism*, Varsovie : Książka i Wiedza, 1967 et Adolf Warski, *Wybór pism i przemowien*, T. I-II, Varsovie : Książka i Wiedza, 1958.

de Joguiches et Luxemburg — prédominait d'ailleurs le plus souvent dans les rapports entre les différents dirigeants disséminés qui constituaient une élite unie par une commune vision du monde et de la vie, plus que par des liens politiques classiques.

C'est dans cette spécificité organisationnelle que réside la grande différence entre les Polonais de la SDKPiL et les bolcheviks, et c'est sur cet arrière-plan que se fonda en partie la dispute de 1904 entre Rosa Luxemburg et Lenin. Notons aussi, que la seule organisation qui reproduisit en partie ce modèle singulier fut la gauche allemande de la *Ligue spartakiste*, mouvement dont Luxemburg, Joguiches et Marchlewski furent justement les initiateurs.

L'influence sur les esprits plus que le pouvoir sur les masses

L'autre spécificité de la SDKPiL résidait dans son aspiration à l'influence plus qu'au pouvoir. Ses membres entendaient faire avancer leurs positions au sein d'instances existantes et non pas se « perdre » dans l'organisation proprement dite du prolétariat — comme en témoigne par exemple leur hostilité à l'égard des syndicats accusés de détourner l'énergie des ouvriers de l'action politique. C'est pourquoi ils accordaient une plus grande importance au prestige intellectuel induit par les publications théoriques et les discours lors des congrès internationaux qu'au nombre des adhérents.

À l'origine, la SDKP n'était d'ailleurs qu'un groupe lié à un journal, *La Cause ouvrière (Sprawa Robotnicza)* édité à Paris, et ce n'est véritablement que lors de la fusion avec le groupe lituanien de Dzierzinski, et à l'initiative de ce dernier²³, que le parti s'était efforcé de s'implanter effectivement. Mais lorsque qu'éclata la révolution de 1905, des groupes proprement SDKPiL n'existaient encore que dans certaines grandes villes comme Varsovie, Lodz et Bialystock. La révolution de 1905 surprit d'ailleurs la direction de la SDKPiL qui dut revenir précipitamment de l'étranger pour encadrer les nouveaux adhérents. Car si en janvier 1905 la SDKPiL n'avait que quelques centaines de militants clandestins, après une année de lutte, elle était devenue un parti puissant disposant d'organisations dans tous les centres industriels du royaume de Pologne et pouvant compter sur près de 30 000 adhérents, essentiellement issus du prolétariat industriel.

Mais ce processus d'encadrement des masses et d'enracinement sur le terrain ne fut qu'une parenthèse dans l'histoire du parti. Après le reflux de la révolution et la vague de répressions, d'arrestations et d'exils qui s'ensuivirent, la SDKPiL rede vint dans une large mesure un réseau d'intellectuels en exil, un processus qui, en confirmant la primauté du travail intellectuel à l'étranger sur le travail d'organisation en Pologne même, allait contribuer à la scission de 1911 entre la direction en exil et les militants de l'intérieur, la SDKPiL-opposition (*Roslamowcy*)²⁴.

23. Robert Blobaum, *Feliks Dzierzynski and the SDKPiL: A Study of the Origins of Polish Communism*, New York : Columbia University Press, 1984, p. 55-72.

24. Feliks Tych, *PPS-Lewica 1906-1918, Materialy i dokumenty*, Varsovie : kziadzka i Wiedza, 1961.

L'organisation très souple de la SDKPiL était donc la traduction en termes de statut des ambitions politiques de ses chefs en exil : être un groupe de pression au sein du mouvement socialiste international plus qu'un véritable parti. Or la capitale du socialisme international durant les années suivant la première révolution russe est Berlin, où les Polonais décidèrent d'installer dès 1907 le siège officiel de la direction de la SDKPiL.

Les Polonais possédaient déjà en Allemagne leurs traditions, leurs bibliothèques spécialisées et de nombreuses facilités d'éditions ; l'organe central du Parti, *Czerwony Sztandar*, ainsi qu'une multitude d'autres publications du parti y étaient édités, avant d'être acheminés illégalement en Pologne. Mais l'intérêt des socialistes polonais les plus radicaux pour l'Allemagne ne se limitait pas à la possibilité de pouvoir continuer à éditer du matériel de propagande sans risquer la déportation en Sibérie. La classe ouvrière allemande était la plus nombreuse d'Europe et son organisation, le SPD, disposait au sein de la II^e Internationale d'un prestige à peu près équivalent à celui dont bénéficiera le parti russe dans l'Internationale communiste la décennie suivante, soutenant financièrement les partis frères²⁵, leur servant de modèle et distribuant les bons points²⁶. Grâce à la puissance de son organisation, ses centaines de milliers de militants encartés, ses quelques dizaines de quotidiens et la réputation de ses théoriciens²⁷, le parti allemand exerçait une attraction constante sur les socialistes étrangers, et en particulier sur les plus radicaux d'entre eux²⁸.

La plupart des Polonais de la SDKPiL exilés en Allemagne menèrent ainsi une double vie militante, s'investissant en même temps dans les partis polonais et allemand, ce qui confirmait leur volonté de dépasser le cadre national²⁹.

La symbiose judéo-polono-allemande³⁰

Cependant cette sociabilité structurée au service d'une ambition politique serait restée sans effet si les militants de la SDKPiL n'avaient disposé des armes cultu-

25. F. Tych, « Die Beziehungen zwischen der deutschen und polnischen Arbeiterbewegung 1869-1920 », *Internationale wissenschaftliche Korrespondenz zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung* (désormais : *IWK*), 1, 1979, p. 40.

26. Dietrich Geyer, « Die russische Parteispaltung im Urteil der deutschen Sozialdemokratie 1903-1905 », *International Review of Social History*, 1958, p. 418-444.

27. Moira Donald, *Karl Kautsky and the Russian Marxists 1900-1924*, Londres : Yale University Press, 1993.

28. Claudie Weill, « Deutsche und russische Sozialdemokratie um die Jahrhundertwende », *IWK*, 1, 1979, p. 54-57 et Siegfried Bahne, « Zum Verhältnis russischer Sozialdemokraten zu SPD-Führern vor dem ersten Weltkrieg », *IWK*, 1, 1979, p. 58-62.

29. C'est cette imbrication extrêmement étroite de la SDKPiL dans le SPD et le groupe bolchevique que soulignait le principal historien de la SDKPiL, Georg W. Strobel, en intitulant son ouvrage *Die Partei Rosa Luxemburgs, Lenin und die SPD*, Wiesbaden : F. Steiner, 1974.

30. J'emprunte cette idée à Enzo Traverso, *Les Juifs et l'Allemagne : de la "symbiose judéo-allemande" à la mémoire d'Auschwitz*, P. : Ed. La Découverte, 1992.

relles et linguistiques nécessaires à leur intégration dans cette société parallèle qu'était la social-démocratie allemande.

Nombre de ces militants Polonais étaient en effet comme R. Luxemburg, Joguiches, Warszawski, Feinstein, Radek, Hanecki... des enfants de l'*Haskala*, les Lumières juives, vouant — à l'image de Moses Mendelssohn — un véritable culte à la langue allemande. Encouragés à apprendre l'allemand dès leur plus jeune âge pour répondre aux ambitions sociales de leur entourage, les militants de la SDKPiL, continuèrent ensuite à le pratiquer pour accéder aux classiques de la littérature marxiste — le très populaire livre de Bebel, *La femme et le Socialisme* (1879), *Les Discours* de Lassalle (1883), *Le Programme d'Erfurt* rédigé en 1892 par Kautsky, avec l'approbation d'Engels, l'*Histoire de la social-démocratie allemande* (1898) de Franz Mehring — ou simplement par amour de la culture allemande. Même ceux qui en Allemagne le détestaient reconnaissaient que Radek aimait la littérature allemande, connaissait Goethe, Heine, Kleist, Friedrich von Gentz et les romantiques, Büchner, Grabbe et pouvait citer des vers de Stefan George et Hugo von Hoffmanstahl. Rosa Luxemburg était moins sensible à la culture allemande mais, comme Joguiches et Marchlewski, elle avait fait ses études en allemand à l'université de Zurich. Leurs thèses de doctorat et de nombreux textes théoriques de la SDKPiL furent aussi rédigés en allemand. C'est en raison de sa maîtrise de la langue allemande que Lenin se mit en contact avec Radek pour que celui-ci diffuse et traduise ses thèses en Allemagne, et c'est en raison de leur polyglottisme que les Polonais allaient être si nombreux dans les instances centrales de la III^e Internationale.

Cette assimilation linguistique et culturelle — encore accentuée par leurs convictions marxistes — fut si profonde qu'elle s'accompagna d'une attitude très hostile, d'un certain ostracisme même, à l'égard de tout ce qui rappelait de près ou de loin la vie du ghetto, l'abandon du yiddish étant considéré comme une marque distinctive, indissociable de leur émancipation. Ainsi parmi le cercle dirigeant de la SDKPiL auquel appartenaient de nombreux juifs, seul Dzerjinski, gentilhomme catholique polonais, pouvait lire le yiddish et la SDKPiL refusa toujours la création de sections juives en son sein alors qu'il existait des sections allemandes. Ce sectarisme s'appliquait de la même manière à la culture polonaise, souvent considérée comme catholique et chauvine.

Indépendamment de leurs écrits, le noyau historique des dirigeants polonais — composé de Joguiches, R. Luxemburg, Marchlewski et Warszawski — connaissait personnellement nombre de socialistes allemands de renom rencontrés en Suisse lors des lois antisocialistes de Bismarck. Par la suite Rosa fréquenta régulièrement les Kautsky, mais aussi Bebel et surtout Clara Zetkin, pour des repas, des ballades, des vacances. Même les militants plus jeunes comme Radek, qui n'avait alors qu'une vingtaine d'années, étaient souvent sollicités pour des conférences sur la révolution dans des réunions publiques et des assemblées de militants. Auréolés du prestige de ceux qui avaient fait la révolution, les Polonais suscitaient durant ces années l'admiration des socialistes allemands. Exilés en Allemagne, les révolutionnaire polonais réussirent parfaitement leur intégration dans cette véritable société

socialiste dans la société, contribuant ainsi à la formation d'une communauté internationale des camarades.

Mais cette symbiose eut aussi ses limites. Quand les positions radicales des Polonais finissaient par irriter la direction allemande, celle-ci pouvait alors évoquer la précarité de leur situation, leur « qualité d'étranger » pour les amener à plus de retenue. En situation souvent illégale en Allemagne, dépourvus de moyens financiers et recourant la plupart du temps à des pseudonymes, les militants polonais participaient en effet à la vie du parti allemand sans toujours répondre aux exigences d'inscription formelle. La presse bourgeoise était bien sûr la première à qualifier tel militant polonais de « dangereux agitateur et d'agent provocateur »³¹, mais même dans la presse du SPD apparurent des allusions au fait que Radek était juif et Polonais, alors que Rosa Luxemburg « l'orientale » subissait régulièrement les attaques antisémites de ses adversaires³².

Un réseau polonais de propagande radicale en Allemagne

Cette organisation très souple de la SDKPiL qui encourageait ses membres à participer directement à la vie du parti allemand, l'ambition théorique de ses principales figures et surtout leur talent de journalistes germanophones permirent aux Polonais de la SDKPiL d'exercer une influence prépondérante dans la formation de la gauche radicale allemande, posant — bien avant la guerre — les bases théoriques de la scission du mouvement ouvrier allemand.³³ Les controverses au sein du parti allemand sur l'utilisation de la grève de masse se référaient toujours à l'expérience de la révolution de 1905. L'impatience révolutionnaire des radicaux était l'incarnation en Allemagne de cet esprit de 1905, le signe d'un volontarisme politique plus proche de la tradition russo-polonaise que de celle des Allemands.

Au-delà du prestige personnel de Rosa Luxemburg que Kautsky avait associé à la rédaction de *Neue Zeit*, les militants de la SDKPiL disposaient d'un quasi-monopole dans la presse socialiste allemande et dans les résolutions des Congrès allemands sur les questions du « révisionnisme », de la grève de masse et bientôt de l'impérialisme. Radek publiait à lui seul chaque semaine des chroniques dans une quinzaine d'organes du SPD, Marchlewski et Feinstein collaboraient à une dizaine de journaux du SPD. Les articles des Polonais irritaient souvent la direction du parti allemand, les organes centraux (*Vorwärts* et *Neue Zeit*) finirent d'ailleurs par les refuser, mais ils firent aussi parfois la réputation nationale, voire même internationale, de certains journaux régionaux — pensons à *Leipziger Volkszeitung*, à

31. Erich Donnert, « La révolution russe de 1905 jugée par la presse allemande », in Coquin, éd., *1905 la première révolution russe*, p. 426.

32. Tych, « Die Beziehungen zwischen der deutschen und polnischen Arbeiterbewegung 1869-1920 », *IWK*, n° 1 1979, p. 36.

33. Ulrich Cartarius, « Zum Einfluss der polnischen Arbeiterbewegung auf die Entwicklung der Radikalen Linken im Deutschland des Ersten Weltkrieges: Leo-Joguiches-Tyszka contra Lenin », *Zeitschrift für Ostforschung*. 1980, Heft 2/3, p. 193-223.

Arbeiterzeitung de Dortmund, à *Bremer Bürgerzeitung* (Knief) et à *Freie Volkszeitung* de Göppingen dans le Wurtemberg. En quelques années, c'est donc un véritable réseau national de propagande radicale que parvinrent à tisser les Polonais en Allemagne.

Mais leur influence institutionnelle n'était pas moins impressionnante. Les militants de la SDKPiL disposaient de positions très fortes dans une multitude d'organisations du SPD, comme l'organisation de Brême³⁴, mais aussi à l'école du parti où enseignait Rosa Luxemburg, à la commission de contrôle du SPD par l'intermédiaire de Clara Zetkin. Ils étaient aussi extrêmement présents dans les instances internationales comme le BSI dans lequel siégeait Rosa Luxemburg depuis 1904 et dans les congrès de l'Internationale où, depuis la scission de 1911, ils envoyaient deux délégations³⁵. Ce noyautage institutionnel, il faudrait presque parler d'entrisme, leur permit aussi de jouer le rôle — souvent ambigu — d'expert des questions russes auprès du parti allemand et d'arbitre dans les querelles de la social-démocratie russe³⁶, comme lors de la répartition des fonds de l'héritage Schmidt³⁷.

Conclusion : Des passeurs politiques

Il n'exista pourtant, au-delà d'une solidarité d'idée, aucun groupe structuré des radicaux de gauche au sein du SPD. Jamais la question d'une opposition organisée à l'intérieur du parti, et plus encore d'une scission, ne fut sérieusement envisagée avant la guerre. Cette singularité de la gauche radicale allemande avait bien sûr des causes spécifiquement nationales — niveau relativement élevé des libertés civiles qui ne rendait pas nécessaire la création d'un appareil clandestin et sentiment que la force du parti tenait pour beaucoup à son unité, mais sur cette question encore l'influence des Polonais semble avoir été déterminante. D'un point de vue théorique, les radicaux considéraient avec Rosa Luxemburg que la bonne organisation ne précédait pas l'action, mais qu'elle en serait le produit. Dans cette perspective, l'essentiel consistait pour les Polonais à radicaliser la ligne politique du SPD, qui demeurerait le parti de la majorité des ouvriers, et non pas à se couper des masses en

34. Karl-Ernst Moring, *Die Sozialdemokratische partei in Bremen 1890-1914. Reformismus und Radikalismus in der Sozialdemokratischen Partei Bremens*, Hannovre : Verlag für Literatur und Zeitgeschehen, 1968.

35. C'est la célèbre histoire du dossier des "5 X" publié par Georges Haupt : « Quelques lettres inédites de R. Luxemburg », *Partisans*, 45, 1969, p. 94-99.

36. D'autant plus ambiguë que, malgré ses difficultés pour établir une unité réelle, la SDKPiL était devenue depuis le congrès de Stockholm en 1906 membre autonome du POSDR. Ainsi lors du congrès de Londres du POSDR (1907) Rosa Luxemburg était présente en tant que déléguée de la SDKPiL et de représentante de la direction SPD ! Sur les relations de la SDKPiL avec le POSDR cf. Walentyna Nadjus, *SDKPiL a SDPRR, 1893-1907*, Wrocław : Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1973 et *SDKPiL a SDPRR, 1908-1918*, Wrocław : Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1980.

37. Dietrich Geyer, *Kautskys Russisches Dossier. Deutsche Sozialdemokraten als Treuhänder des russischen Parteivermögens 1910-1915*, Francfort : Campus Verlag, 1981, p. 68.

favorisant une scission. D'un point de vue humain — et les facteurs humains jouent un rôle important dans l'histoire des radicaux — toute tentative d'organisation trop rigide se heurtait à la multitude des querelles de personnes et à la personnalité de Rosa Luxemburg qui « par goût tout autant que par nécessité, agissait individuellement et en son nom propre ». Car les Polonais ne se contentèrent pas d'amener en Allemagne leur talent, ils y apportèrent aussi leurs querelles, leur culture des luttes intestines et des règlements de compte personnels. Au-delà de leur critique commune de la direction du SPD, les Polonais de la SDKPiL étaient en effet eux-mêmes divisés institutionnellement depuis la scission de 1911 et cette lutte fratricide, aux origines « totalement incompréhensibles pour un Allemand » comme l'écrivait le radical Hänisch³⁸, empêcha la constitution d'un front uni des radicaux en Allemagne, Rosa Luxemburg allant jusqu'à demander l'appui de Friedrich Ebert et de la direction allemande pour obtenir l'exclusion de Radek du SPD³⁹. Pendant des années, la direction allemande put marginaliser les radicaux en jouant de leurs divisions. Ainsi malgré les efforts longtemps déployés en ce sens par les historiens de RDA, il n'est pas possible d'évoquer l'existence avant la guerre d'une opposition « communiste » à l'intérieur du SPD. Non seulement il n'existe aucune trace d'une quelconque organisation, mais même au niveau des personnes il n'est pas toujours possible d'établir un lien direct entre les radicaux et le parti communiste allemand. Quelques-unes des principales figures du futur parti communiste allemand — Clara Zetkin, Paul Levi, August Thalheimer, Heinrich Brandler, Jakob Walcher, Paul Froelich, Wilhelm Pieck — figuraient bien parmi la gauche radicale, mais comme le montrent les cas de Paul Lensch et de Konrad Haenisch, tous les radicaux allemands ne devinrent pas pour autant communistes.

En revanche, tous les Polonais de la SDKPiL — et du PPS-Lewica — se retrouvèrent, indépendamment des scissions et de leur éparpillement géographique, dans la gauche du mouvement de Zimmerwald⁴⁰, puis au sein de l'Internationale communiste⁴¹, confirmant ainsi le caractère un peu superficiel de leurs divisions institutionnelles antérieures. Comme par le passé leurs convictions internationalistes les amenèrent à ne pas se limiter à la Pologne. Parmi les principales personnalités de la SDKPiL, seul Warszawski se consacra après 1917 uniquement au Parti communiste ouvrier de Pologne (KPRP). R. Luxemburg et Joguiches participèrent à la création du parti communiste allemand et la plus grande partie des cadres de la SDKPiL, comme Dzierzinski, Marchlewski, Hanecki, Radek, Ounschlicht, ...

38. Rudolf Franz « Aus Briefen Konrad Hänisch », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, XIV, 1929, p. 474.

39. Sur l'affaire Radek et ses implications cf. J.-F. Fayet, *Karl Radek (1885-1939) : Biographie politique*, Berne : Lang, 2004, p. 61-158.

40. Feliks Tych « La participation des partis ouvriers polonais au mouvement de Zimmerwald », *Annali*, Istituto Giangiacomo Feltrinelli, 1961, p. 90-125.

41. Le parti communiste ouvrier polonais (KPRP, *Komunistyczna Partia Robotnicza Polska*) fut ainsi l'un des rares PC qui ne se constitua pas par scission mais au contraire à la suite d'un processus de réunification — novembre 1916 pour la réunification de la SDKPiL, puis décembre 1918 pour la fusion avec le PPS-Lewica — des organisations socialistes existantes.

rejoignirent la révolution russe, occupant par la suite des positions élevées au sein du PCR(b) et/ou de l'État soviétique. Un mouvement d'ailleurs largement suivi par la « base » puisque les militants polonais furent près de 7700 à joindre leurs forces aux bolcheviks pendant la guerre civile⁴².

Comme par le passé ce déplacement transforma les Polonais en passeurs politiques, les mettant en situation de jouer le rôle de pont entre les cultures révolutionnaires d'Europe et de Russie. Rapidement, les dirigeants russes s'irritèrent — comme autrefois les dirigeants allemands — des critiques formulées par les Polonais, des attaques de Rosa Luxemburg à l'encontre de la révolution bolchevique dont elle contestait la valeur de modèle universelle et surtout de l'opposition unanime des membres de la SDKPiL — ceux qui étaient en Russie comme ceux qui étaient en Allemagne — à la signature du traité de Brest-Litovsk. Les camarades polonais furent aussi parmi les premiers à adopter vis-à-vis de la Russie «socialiste mais arriérée» cette attitude de condescendance commune à tous les communistes européens. Mais en dépit d'une forte présence au sein de l'appareil de l'Internationale, les anciens militants de la SDKPiL ne purent défendre leur héritage et lorsqu'en décembre 1937 Staline recommanda la dissolution du parti communiste polonais, celui-ci — comme la section allemande d'ailleurs — avait depuis longtemps été « purgé » de ses « vestiges » luxemburgistes et internationalistes⁴³.

*Université de Genève, Faculté des lettres
Département d'histoire générale*

jean-francois.fayet@lettres.unige.ch

42. Aleksander Kochanski, éd., *Księga Polaków uczestników Rewolucji Październikowej 1917-1920; biografie*, Varsovie, Książka i Wiedza, 1967, p. 5.

43. Aleksander Kochanski, « Der Streit um Rosa Luxemburg in der internationalen kommunistischen Bewegung, 1919-1932 », *Acta Poloniae Historica*, 63-64, 1991, p. 175-194.